
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 16/3 (1989)

DOI: 10.11588/fr.1989.3.53667

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

necessary to mention two important limitations of its apparatus. First, the book contains no footnotes and therefore, despite the length, it never escapes the realm of an essay. The reader cannot be certain of Serman's sources nor of why he chose one version of the story over another. What the narrative gains in fluidity it therefore sacrifices through frequent ambiguity. Necessarily the book retains the character of an interim report. Second, the bibliography contains almost exclusively a listing of secondary works in French. Serman takes little note of scholarship in other languages. The level of his understanding might have been lifted by consulting any number of Anglo-Saxon historians: Michael Howard, David Pinkney, Patrick Hutton, Bernard Moss, and others. Still more disturbing is the failure to employ German authors such as Gerhard Ritter, Lothar Gall, or Josef Becker, to name but three. Of what value is it to speculate blindly for several pages about Bismarck's intentions concerning the Commune when that issue has been carefully considered in several works already published?

If such criticism is unavoidably severe, it does not negate the essential competence and fairmindedness of Serman's treatment. He has reached the heart of the matter, and he has set the story straight.

Allan MITCHELL, San Diego

Gudrun LOSTER-SCHNEIDER, *Der Erzähler Fontane – Seine politischen Positionen in den Jahren 1864–1898 und ihre ästhetische Vermittlung*, Tübingen (Gunter Narr Verlag) 1986, 326 p. (Mannheimer Beiträge zur Sprach- und Literaturwissenschaft, 11).

L'auteur de ce volume – le 11^e des »Mannheimer Beiträge zur Sprach- und Literaturwissenschaft« – prend pour point de départ la contradiction entre l'intérêt que Fontane a porté à la politique et le caractère réputé »apolitique« de son œuvre. La recherche, nous dit l'auteur, n'a fourni jusqu'ici que des réponses insuffisantes et contradictoires à un certain nombre de problèmes litigieux tels que l'attitude de l'écrivain face aux événements de son époque, ou la question de savoir s'il a ou non considéré comme incompatibles la politique et la littérature. Le livre se propose donc de prouver l'identité profonde de l'une et de l'autre et d'ouvrir la voie à une réflexion nouvelle sur l'œuvre de Fontane (p. 39).

L'ouvrage comprend essentiellement une analyse des conceptions de Fontane sur l'évolution politique et sociale de son temps, suivie d'une brève étude des procédés littéraires mis en œuvre. Il s'efforce de préciser un certain nombre de points, grâce à une étude très fouillée et fortement documentée des divers écrits de Fontane, notamment de sa correspondance. De la masse de détails que l'auteur a accumulés, nous nous proposons de dégager quelques idées majeures, quelques grandes orientations idéologiques qui nous paraissent particulièrement caractéristiques.

Au premier chef, la position de Fontane concernant l'unification allemande et le sentiment national. »Pour Fontane, la valeur politique suprême est l'Etat national allemand« (p. 258). Comme beaucoup de libéraux, il a souhaité en 1848 la dissolution de la Prusse dans un grand Etat unitaire. Mais après l'échec de la révolution, il s'oriente comme Treitschke, et en totale opposition avec Storm, vers une justification de la mission prussienne en Allemagne, tout en maintenant ses réserves envers le prussianisme et le militarisme. Car en tant qu'intellectuel, Fontane pensa toujours que la culture allemande seule pourrait permettre le développement d'une authentique identité nationale. Cela dit, il a considéré avant 1871 la politique de force bismarckienne comme inévitable, dans la mesure où elle correspondait à une nécessité historique. G. Loster-Schneider définit le nationalisme de Fontane comme »défensif plutôt qu'agressif« (p. 55). Peu de traces chez lui du chauvinisme étroit de beaucoup de ses contemporains allemands. Ses voyages et ses séjours à l'étranger lui avaient donné un certain sens du relatif, sans que toutefois il ait été entièrement exempt des préjugés et stéréotypes

propres à son époque (pp. 60 et suiv.). G. Loster-Schneider conclut que l'apparent prussianisme de Fontane n'est en réalité qu'un nationalisme allemand visant à assurer à l'Allemagne son droit historique à se constituer en peuple uni, majeur et souverain, dans le respect du droit des autres nations (p. 55).

Sur quelle idéologie politique ces conceptions sur l'unification nationale reposent-elles? L'auteur de »Der Erzähler Fontane« rappelle la répugnance de l'écrivain envers tout engagement partisan, de même qu'envers la démocratie parlementaire. Il se situe dans la mouvance du libéralisme de droite, ou, pour mieux dire, du national-libéralisme. Fidèle à la tradition des intellectuels libéraux d'Allemagne, Fontane place la liberté »philosophique«, personnelle, individuelle au-dessus de la liberté politique. Ce qui lui importe, c'est que l'Etat soit un Etat constitutionnel respectueux des droits de l'homme (Rechtsstaat).

Fontane s'oppose aussi bien aux castes nobiliaires qu'au pouvoir démocratique. Il est favorable, comme Humboldt, à une nouvelle aristocratie, à une élite libérale de l'esprit. Il a foi en la culture, la science et le progrès. Cet optimisme est toutefois remis en cause à partir de 1878 (l'année des lois anti-socialistes) par la crainte du »péril rouge«. On trouve alors chez lui des jugements sur le mouvement démocratique et les idées modernes qui rappellent ceux de J. Burckhardt (p. 129). Dans le domaine de la politique sociale, G. Loster-Schneider souligne l'adhésion de Fontane à la législation bismarckienne, ainsi que l'influence de Lorenz von Stein, des »Kathedersozialisten« et des mouvements sociaux chrétiens (p. 132). Le profil politique de l'écrivain serait donc celui d'un libéral conservateur, rallié à la monarchie constitutionnelle et adversaire de la monarchie absolue. Correspondant en Angleterre de la »Preussische Zeitung« conservatrice, puis de la »Vossische Zeitung« libérale, Fontane a été profondément marqué par le système britannique. L'auteur réfute la thèse selon laquelle le romancier serait revenu dans ses dernières années à des conceptions »démocratiques« (p. 170). Ce dernier terme signifie chez lui non pas le »pouvoir populaire«, mais celui »d'élites issues du peuple« (ibid.). De même les concepts de »progressisme« et de »conservatisme« ne doivent pas être, chez Fontane, pris au pied de la lettre (p. 260). Ennemi de l'esprit de système, il est souvent en rupture avec l'opinion courante, comme le montre en particulier sa position sur le Kulturkampf, au cours duquel il condamne l'ostracisme envers les catholiques (p. 228).

Fontane préconise, au lieu de la mise hors la loi des »ennemis du Reich«, leur intégration idéologique dans l'Etat national. La caste nobiliaire agrarienne étant selon lui condamnée à plus ou moins longue échéance, il apparaît selon G. Loster-Schneider que l'idéal politique et social de Fontane est la »société de rendement« (Leistungsgesellschaft) bourgeoise (p. 110, p. 235).

L'unification de l'Allemagne et la réconciliation sociale au sein d'un Reich constitutionnel bourgeois sont chez Fontane des idées primordiales. Il faut y ajouter son adhésion à la politique bismarckienne. Il ne s'en éloigne que lorsqu'il la considère comme dangereuse pour le consensus national (p. 237). Il est, comme indique l'auteur, le type même du libéral rallié à Bismarck, dont il partage entièrement les vues en matière de politique d'unification et de politique étrangère. Certes, comme beaucoup de libéraux, Fontane s'est posé le problème des rapports de la politique et de la morale. C'était même pour lui le problème typique de la Prusse (p. 156). Mais l'ascendant bismarckien était tel qu'il ne put jamais s'y soustraire. Le Chancelier de Fer resta toujours à ses yeux un génie hors du commun, affranchi des lois de la morale (p. 246).

Fontane a eu un penchant pour les grandes personnalités historiques. Ceci le rapproche, comme l'indique l'auteur de »Der Erzähler Fontane«, de l'historisme (p. 87). Cependant son »historisme esthétique« (ästhetischer Historismus) suppose non l'unicité des phénomènes, mais une évolution cyclique en forme de spirale rappelant certaines philosophies de l'histoire du XVIII^e siècle. G. Loster-Schneider, citant les »Wanderungen durch die Mark Brandenburg«, fait fort justement allusion ici à la pensée organiciste (p. 91). Pour Fontane, nulle intervention brutale de l'homme ne doit interrompre le processus de l'histoire, sous peine d'en briser la continuité.

Le déclin de la France au XIX^e siècle, l'effondrement de 1870 sont imputables selon lui à la

seule Révolution Française (p. 84). Homme de pensée, Fontane croyait à la force des idées. Pour lui comme pour Taine ou Renan, la décadence de la France était d'abord une décadence spirituelle. De même, il estimait qu'il fallait s'opposer au socialisme par une idéologie adéquate, non par la force, et que le rôle de l'écrivain était d'harmoniser les contraires, non d'aggraver les oppositions sociales. Quant au problème du roman historique, Fontane pensait que l'écrivain devait se garder de faire interférer le présent et le passé. Conformément à sa conception cyclique de l'histoire, il tenait pour seuls dignes d'être traités par le romancier les thèmes et les événements qui resurgissaient dans l'actualité.

G. Loster-Schneider présente en conclusion Fontane comme un esprit contradictoire et fluctuant en apparence, mais aussi fondamentalement comme le représentant d'une conception harmonieuse, pluraliste et bourgeoise de la société nationale (p. 261).

Jean NURDIN, Dijon

La bourgeoisie allemande. Un siècle d'histoire (1830–1933), sous la direction de J. DROZ, Paris (Les Editions Ouvrières) 1986, 158 S. (Le mouvement social, juillet-septembre 1986, 136).

Mit diesem Themenheft des »mouvement social« über »Deutsches Bürgertum, 1830–1933« greift der Herausgeber, der Nestor der historischen Deutschlandforschung in Frankreich, Jacques DROZ, nicht nur ein in der Bundesrepublik stark diskutiertes Thema auf, sondern möchte auch einen klärenden Beitrag zur Sonderwegsdebatte leisten. Das Heft bringt auf der einen Seite eine ganze Reihe Originalbeiträge von französischen Spezialisten der deutschen Geschichte, bringt auf der anderen Seite dem französischen Publikum die deutsche Forschung zu diesem Thema näher. Die deutsche Forschung wird durch einen allgemeinen Artikel Jürgen KOCKAS präsentiert, in dem er die besondere Entwicklung der deutschen Begriffe »bürgerlich«, »Bürgertum« und die besondersartige Rolle des Bildungsbürgertums innerhalb des deutschen Bürgertums erklärt. Gleichzeitig stellt sein Artikel dem französischen Publikum das Konzept eines der wichtigsten bundesrepublikanischen Forschungsvorhaben zur Geschichte des Bürgertums im 19. Jh. vor. Die französischen Beiträge dagegen sind Spezialuntersuchungen, die sich alle um das Thema der Schwäche des bürgerlichen Liberalismus in Deutschland drehen. Jacques DROZ, der der These von der besonders frühen Schwächung des Liberalismus in Deutschland eher skeptisch gegenübersteht, streicht in seinem Artikel über den Liberalismus und das Bürgertum im Vormärz die große Heterogenität und die fehlende Einheitlichkeit der politischen Vorstellungen des Bürgertums heraus und sieht daher auch keine einschneidende Schwächung oder Spaltung des bürgerlichen Liberalismus nach der Revolution von 1848/49. J.-M. FLONNEAU, der das Verhältnis zwischen preußischem Staat und Schwerindustrie zwischen 1840 und 1860 verfolgt, sieht die enge Kooperation zwischen beiden ebenfalls nicht als eine Unterwerfung von Industriellen unter den konservativen Staat und als einen Verzicht auf liberale bürgerliche Forderungen, sondern als eine politische Konstellation ohne Alternative, die den Interessen der preußischen Schwerindustrie voll entsprach. Pierre AYÇOBERRY verfolgt in seinem fundierten Artikel eines der wichtigsten und auch von Kocka herausgestrichenen Gegenargumente gegen die politische Schwäche des Bürgertums im deutschen Kaiserreich: die Rolle des Bürgertums in den deutschen Stadtverwaltungen. Sein Schluß ist ambivalent: Er betont auf der einen Seite die oligarchische Struktur der Stadtverordnetenversammlungen und die autoritäre Position der Oberbürgermeister, die sich in die politische Verfassung des Kaiserreichs voll einpaßten; auf der anderen Seite sieht er trotz aller berechtigten, zeitgenössischen Kritik auch die Leistungen dieser Kommunalverwaltungen, besonders im Bereich der Stadtplanung und der Versorgungsleistungen. Rita THALMANN behandelt in ihrem Artikel das Verhältnis des protestantischen, krichlich gebundenen Bürgertums zur Republik von Weimar. Sie schildert den Weg dieses Teils des deutschen